

Jacques BENS

MÉMOIRES D'UN
« VIEUX CROCODILE »

Correspondance
(1952-2001)

Textes réunis et présentés par Marc LAPPRAND et Christophe REIG,
avec la participation de Bertrand TASSOU



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2022

www.honorechampion.com

AVANT-PROPOS

Je ne peux pas dire que je sois très content d'avoir eu raison, d'ailleurs je n'ai pas vraiment raison, mais vous voyez, ça a parfois du bon d'écrire aux vieux crocodiles.

(Lettre à Régine Detambel, du 25 juillet 1988)

À quoi tient le succès d'un écrivain ? Posons cette question différemment : comment se fait-il qu'un jeune écrivain lancé avec conviction par Raymond Queneau, puis soutenu par l'Oulipo dont il fut l'un des membres fondateurs en 1960, et plus tard porté par Paul Fournel – alors éditeur chez Ramsay – n'ait pas atteint la postérité littéraire, lui dont l'œuvre se monte à pas moins d'une quarantaine d'ouvrages ?

Même son dernier roman, tendre et désabusé, *Lente Sortie de l'ombre* (1998), n'aura procuré de son propre aveu qu'un « mélancolique échec¹ » à son auteur qui n'a plus que trois années à vivre. Pourtant, ainsi que le démontrent plusieurs lettres de cette correspondance, le texte recevra un accueil chaleureux parmi les Oulipiens et leurs proches, comme Régine Detambel. L'insuccès littéraire de Jacques Bens est-il la raison du peu d'études qui lui sont consacrées ? On peut le croire, aux dires de Bertrand Tassou, son meilleur exégète. Dès le début des années 1970, « Bens commence à voir ses ambitions littéraires s'éloigner² » : ses livres ne se vendent pas.

Pourtant, il ne faudrait pas oublier que non seulement Jacques Bens fait partie de l'équipe fondatrice de l'Oulipo, mais qu'il en est l'humble secrétaire, et fort assidu – toujours volontaire pour s'acquitter des besognes. C'est à lui, le benjamin du groupe, que l'on doit la transcription des trois premières années des réunions de l'Oulipo. L'ouvrage (*Oulipo 1960-1963*), demeure encore aujourd'hui une référence obligée pour

¹ *La Bibliothèque oulipienne*, N° 104, 1999, p. 6.

² Bertrand Tassou – « Jacques Bens, oulipien : un fils spirituel de Raymond Queneau ? », *Entre jeu et contrainte. Pratiques et expériences oulipiennes*, Vanda Mikšić et Évaine Le Calvé Ivičević (éds.), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 55-69.

quiconque s'intéresse à l'Oulipo. Il recèle une mine de renseignements précis et détaillés qui peut-être n'existerait pas sans son engagement inconditionnel à cette entreprise vécue dans la présence tutélaire de Raymond Queneau.

Ce sont des scrupules similaires qui habitent sa correspondance dont nous publions ici-même de larges extraits. On y décèlera facilement que ce « fils spirituel » de Raymond Queneau (formule autoproclamée par Bens lui-même), est, en dépit de ses déboires éditoriaux, animé par le souci permanent de donner un point de vue éclairant, parfois tranché, la plupart du temps argumenté, et toujours empreint d'une indéfectible probité intellectuelle.

Victime exemplaire de la nécessaire « double vie de l'écrivain¹ », foncièrement écartelée entre la nécessité de travaux alimentaires et la création impérieuse, Bens va ainsi rester à l'ombre de l'Oulipo – ceci en partie en raison de son éloignement géographique de Paris. Gendre de Célestin Freinet, il retourne en effet dans son midi natal s'occuper de l'école éponyme et désormais manquera nombre de réunions du groupe. L'ombre portée de l'écrivain public qu'il est devenu à son corps défendant va vite devenir un pesant fardeau et le romancier soucieux – sinon avide – de reconnaissance ne rencontre pas, en dépit de ses efforts, de « nouveaux adhérents au bensisme » comme lui écrit assez facétieusement Queneau (lettre du 17 octobre 1968), attaché pourtant à lui remonter un moral en berne.

Car qu'on ne s'y trompe pas : depuis la rue Sébastien-Bottin, celui qu'il appelle son « maître » lui prodigue des paroles consolantes sans pour autant faire toujours preuve d'inertie. Non seulement Queneau lui confie des chapitres cruciaux de *L'Encyclopédie* de la Pléiade, mais en outre il ne ménage pas ses efforts pour convaincre ses pairs de la valeur des manuscrits à qui il fait revêtir la « robe blanche » de la prestigieuse collection de Gallimard.

Ce qui n'empêche pas Bens éloigné de connaître une traversée du désert entre 1970 et 1980 ; décennie pendant laquelle il se métamorphose, selon ses dires, en « un véritable prolétaire des lettres ». Fidèle parmi les fidèles, il se confie souvent à François Le Lionnais, accueillant tantôt chaleureusement – mais parfois aussi avec réticence – les évolutions de l'Oulipo, et les succès de la première génération de cooptés.

¹ Nous empruntons cette expression à Bernard Lahire (*La Condition littéraire : la double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2012.)

Sans ambages, on notera que la réception de son œuvre connaîtra un second souffle grâce à la bourse Goncourt du roman historique qu'il obtient en 1986 pour *Gaspard de Besse*, et en 1990 le Prix Goncourt de la nouvelle pour ses *Nouvelles désenchantées*.

Et cette renaissance n'est sans doute pas étrangère à l'accolade bienveillante de Paul Fournel, qui l'a accueilli chez Ramsay – maison dans laquelle il œuvre en tant que directeur d'édition. Il s'agirait bien pour Jacques Bens d'une « lente sortie de l'ombre ». Après les disparitions de Raymond Queneau, dont Bens restera sa vie durant l'inlassable défenseur et promoteur, et de François Le Lionnais, c'est donc sans doute l'autre benjamin de l'Oulipo, Paul Fournel, qui va progressivement devenir son véritable confident, tandis que Noël Arnaud demeurera à jamais son vieux copain, dont l'amitié se nourrit d'une longue et robuste complicité d'esprit.

Si l'installation dans le Hurepoix (Essonne), au début des années 1980 lui permet ainsi de revenir à l'écriture et d'occuper les fonctions rémunérées de Secrétaire au sein de la Société des Gens de Lettres, la période ne marque pas pour autant un retour au bercail oulipien. Elle est surtout l'occasion pour ce stakhanoviste de la plume de souffler quelque peu et de gratifier ses – souvent talentueux – correspondants de coups de griffe ou de bons mots dont la lecture régale l'esprit.

La malédiction de la double condition scripturale continue pourtant de brouiller l'*ethos* de Jacques Bens. À la fois romancier et poète apprécié des membres de l'Oulipo, et néanmoins frustré par son manque de reconnaissance publique, il confie souffrir d'être obligé de « vendre » son écriture sous diverses formes de travaux alimentaires (travaux de commande pour la radio, mots croisés et autres jeux chiffrés) qui occupent le plus clair de son temps, tout en étant destinés à demeurer éphémères. Ses correspondants (oulipiens ou non) ne peuvent qu'enregistrer ses plaintes. Certaines de ses lettres soulignent ses difficultés pécuniaires, à l'enseigne desquelles il fustige les professeurs d'université qu'il estime planqués par rapport à lui, eux « qui peuvent bouffer correctement en travaillant six heures par semaine, vingt semaines par an, [et qui] ne se rendent pas assez compte du mal que cela donne aux autres. (Mais ne revenons pas là-dessus !) » (p. 163).

Une lettre de janvier 1988 adressée à Noël Arnaud, alors président de l'Oulipo, laisse transparaître sa posture délicate par rapport à la fois à son insuccès littéraire et à la perception qu'il semble avoir de ses coreligionnaires : « Comme tu peux le constater, je suis et je reste un prolétaire des lettres, dont les OuLiPiens, tu le sais mieux que personne, constituent l'aristocratie. » (p. 178). Quand bien même à l'exception de Queneau,

Perec, Roubaud et Calvino, les Oulipiens ne jouissent pas, au tournant du siècle, d'une renommée littéraire exceptionnelle, Bens ne cessera de ruminer sa propre infortune littéraire.

Dès 1988, alors qu'il n'a que 57 ans, l'éternel benjamin des membres-fondateurs se range parmi les « vieux crocodiles » (le terme reviendra cinq fois dans cette correspondance). Ce paradoxe n'est toutefois qu'apparent : il vaut peut-être davantage pour son isolement volontaire vis-à-vis de la vie littéraire dans la capitale et non pour son âge réel. Une puissante nostalgie s'installe : certaines lettres parmi les dernières suggérant même une pointe acérée de misanthropie... lorsqu'il évoque par exemple « la monstrueuse prolifération humaine » (p. 260). Pourtant, cette correspondance dresse le portrait d'un homme aux aspects attachants, dévoué à la cause oulipienne, même si, d'une façon très lucide, il constate et déplore – parfois amèrement – son éloignement progressif de l'Oulipo.

Jacques Bens estime ainsi avoir vécu, pendant les vingt premières années de l'existence du groupe, une sorte de « rêve oulipien », depuis dissipé. La distance qu'il retrouve, en repartant une nouvelle fois dans le sud de la France auquel il est viscéralement lié, le condamne peu à peu à une vie d'ermite. « Je vis comme une taupe », déclare-t-il à cette occasion (voir p. 203), et la métaphore animalière s'agrémente d'autres espèces : il se sent tantôt « ours », ou « hérisson » et le plus souvent, on vient de le voir, « crocodile » (liste non exhaustive). C'est donc ce Jacques Bens contradictoire, souvent absent des manifestations oulipiennes tout en demeurant si désireux d'y prendre part, à la fois abrupt et dolent, voire déprimé, qui touchera sans nul doute le plus les lecteurs de cette correspondance. C'est que l'Oulipien exilé n'en reste pas moins d'une grande sagacité à l'endroit du groupe comme de lui-même. On lira non sans émotion la terrifiante description « spartiate », à l'emporte-pièce, qu'il livre à Monique Nemer, de son parcours littéraire, qui a prématurément l'allure d'une épitaphe (voir p. 270).

Chez lui, le métier d'écrire demeure pourtant sa motivation première. Nous l'avons vu plus haut, il se considère non comme un artiste mais un artisan des lettres : c'est l'ouvrage bien fait qui lui soucie, et non pas la gloire tapageuse du romancier qui tire et vend beaucoup. Extrêmement modeste, il n'en est pas moins convaincu de la qualité de son travail de scribe tout comme celle de la valeur de ses romans, dont il ne cesse de s'étonner qu'ils aient si peu de lecteurs. Mais nous voyons par-dessus tous ces attermoissements se déployer dans ces pages la plume d'un formidable épistolier, emplie de rigueur intellectuelle, d'humour et d'humanité. Que l'on lise son échange avec Isidore Isou pour s'en convaincre.

On n'aurait garde non plus d'oublier, parallèlement aux versants romancier et poète expérimentateur de Jacques Bens l'exégète qu'il a été, et non des moindres. On lui doit notamment un essai sur Raymond Queneau (Gallimard, 1962) ainsi qu'une remarquable monographie sur Boris Vian (Bordas, 1976). Avec sa biographie de Marcel Pagnol (Seuil, 1994), entre autres, Bens déploie une rare perspicacité dans ce domaine qu'il appelle de lui-même sa « prose didactique ». En intellectuel intègre, il ne tourne jamais casaque et reste résolument fidèle à sa ligne de conduite, dût-elle l'éloigner des feux de la rampe ; le laisser dans l'ombre.

S'il déplore à l'envi le côté mondain qui selon lui est en train de rattraper l'Oulipo dès le succès pérenne des divers ateliers d'écriture animés par les membres les plus « visibles » du groupe, il n'en reste pas moins profondément attaché aux principes premiers de l'Oulipo, qu'il aime volontiers partager avec ses plus anciens coreligionnaires. Finalement, il se peut fort bien que son exil de la capitale lui ait permis de conserver en son for intérieur une conception pure, pour ne pas dire « puriste », de l'Oulipo, telle qu'elle fut vécue par ses membres fondateurs de la première décennie secrète du groupe.

Notre vœu le plus cher serait que l'établissement de cette correspondance croisée puisse non seulement rendre une « forme de vie » à ce féru de sciences naturelles, tracer de lui un portrait en creux mais aussi contribuer à la (re)lecture d'une œuvre aussi attachante qu'injustement méconnue.

Marc Lapprand
Christophe Reig